



Rencontre avec Xulio López Valcárcel,

A Coruña, le 29 mai 2021

De la même manière qu'un peintre dispose des couleurs, de la texture et des pinceaux comme instruments de travail, ou qu'un sculpteur utilise de la pierre, du marbre ou du bois comme matériau, de nombreux poètes ont pour instruments les mots. Les mots, qui ont un caractère sacré - comme il est dit dans la Bible, au commencement était le Verbe, et le Verbe s'est fait chair. Nous devons donc les traiter avec toute l'attention, le respect et la dévotion qu'un matériau noble inspire. Le poète espagnol Gustavo Adolfo Bécquer définissait le langage comme rebelle et mesquin. Je considère qu'il peut être rebelle parce que nous nous efforçons constamment de trouver le mot précis pour exprimer au mieux le concept que nous souhaitons transmettre. Cependant, contrairement au grand poète sévillan, je ne pense pas que le langage soit mesquin. Au contraire, je le considère comme la plus haute et la plus profonde expression de l'être humain pour communiquer des idées, des sentiments, des expériences, des émotions. [1'35''] Je n'aime pas particulièrement parler de mes œuvres, car cela me met dans une position inconfortable ; je suis naturellement réservé. Cependant, au-delà des aspects conceptuels et idéologiques que les textes peuvent transmettre, il existe une composante prosodique faite de murmure, de son, d'intonation. Je travaille avec les idées, mais aussi sur les mélodies. La poésie, ou le texte, doit avoir un rythme, une cadence, une sonorité, une dimension musicale. [2'25'']



Cette musique précède parfois même le texte lui-même, comme un murmure, un son sur lequel viennent se poser les mots. Je disais donc que, en plus des aspects idéologiques liés à la fonction de communication et d'expression, il existe un élément musical, une cadence, un rythme, une sonorité qui intègre à la fois la dimension littéraire, l'aspect euphonique et la dimension musicale. À cet égard, la langue galicienne est très riche, car, contrairement à l'espagnol qui a cinq voyelles, elle en possède sept, ce qui permet une plus grande variété d'euphonie et de sonorités. Naturellement, comme on peut l'imaginer, le choix d'une langue, surtout pour exprimer des questions intimes, n'est pas gratuit. Il s'agit d'une expression naturelle, de ce que nous ressentons de manière plus spontanée, plus vivante et plus pure. Pour moi, le galicien a été, depuis mon enfance, une expression naturelle. Certes, j'ai aussi beaucoup de respect pour d'autres langues. J'ai commencé par lire les poètes espagnols, en particulier les romantiques comme Bécquer et Juan Ramón Jiménez, qui est post-romantique, symboliste, etc. [4'25"] Ensuite, j'ai aussi lu Antonio Machado et la génération des années 1950, en particulier Ángel González, Victoriano Crémer, Jaime Gil de Biedma, ainsi qu'une série d'auteurs espagnols. Mais, bien entendu, j'avais également un accès direct aux poètes galiciens, en commençant logiquement par Rosalía de Castro, Luis Pimentel, Curros Enríquez, Eduardo Pondal. J'ai eu un contact personnel avec Manuel María, de cette même génération, et avec Celso Emilio Ferreiro. [5'08"] Celso Emilio Ferreiro. est l'un des poètes qui m'a le plus marqué au début, car j'ai toujours eu une certaine vocation et un intérêt pour la littérature, mais aussi pour d'autres arts, comme la peinture et en particulier la musique. Ma première intention, lorsque j'ai découvert le monde de la poésie et de la littérature, à cette époque de l'adolescence où l'on découvre l'amour et s'ouvre au monde, n'était pas de faire de la littérature, mais plutôt d'écrire des paroles de chansons. C'était mon premier intérêt. [5'53"] Ma première

GUÉ-SAVOIR

Projet doctoral en recherche et création littéraire
Aix-Marseille Université
2020-2026



impulsion, et également mon premier contact avec le monde de la littérature, ne s'est pas fait exactement par les livres, mais par les paroles des chansons, les chansons de toujours, celles que l'on entend à la radio, les boléros. [6'13"] Les chansons populaires, et en particulier les poèmes de Celso Emilio Ferreiro, de Manuel María, dont les textes ont été mis en musique et sont devenus populaires grâce à des chanteurs, des auteurs-compositeurs ou des groupes musicaux de l'époque. [6'41"] Ma relation avec Manuel María, Uxio Novoneyra, et, plus tard, un autre maître, Miguel González Garcés, tous intégrés dans le canon littéraire galicien, m'a aidé à comprendre qu'en situation de diglossie, où deux langues coexistent et l'une est priorisée sur l'autre par les médias, l'éducation, etc., il faut prendre une décision. J'ai alors décidé d'être cohérent avec moi-même, en comprenant que, si j'écrivais dans la langue dominante, je contribuais en quelque sorte à opprimer une langue considérée comme socialement inférieure. Je ne croyais pas en cette infériorité. [7'55"] Au contraire, je pense que toutes les langues sont une richesse. De la même manière, il serait appauvrissant que nous buvions tous la même boisson et mangions tous le même plat. La diversité, la pluralité, les nuances, les saveurs enrichissent la réalité universelle. [8'25"] Ainsi, les Esquimaux ont plusieurs mots pour décrire les différents états et nuances de la neige. Tandis que, nous, nous nous contentons souvent d'un ou deux mots. Mais, pour un Galicien, il y a une différence entre dire *airiños* (petit air), *airiños*, *aires*, comme dans la chanson que *airecitos*. *Airecitos* n'atteint pas la nuance de tendresse, la richesse de suggestion que contient le mot *airiños*, de la même manière qu'on ne pourrait pas danser une *molinera* à la place d'une *muiñeira*. Les langues sont perméables et s'enrichissent mutuellement, mais il est indispensable de préserver chaque langue par un système de pure écologie culturelle. [8'40"] Je ne me considère pas comme un poète des extérieurs, ce que l'écrivain Ángel Fauré définissait comme « une



culmination de beauté ». Je pense être fondamentalement un poète des intérieurs, un poète des espaces fermés, des espaces sourds, des espaces reclus, voire oppressifs, liés à la maison ou à l'espace du foyer. La maison est comme un cloître, une protection, liée également au concept de nid : la maison-nid protectrice, la maison-nid du passé, le terrier de l'animal, le repaire ou refuge des animaux sauvages, qui trouvent dans ce lieu une protection. La maison est donc un endroit indemne face aux hostilités, à la possible hostilité de la réalité extérieure, face au fracas de la guerre. C'est ce refuge intime, cet espace maternel, paternel et protecteur, où l'on se replie vers l'intérieur pour préserver cet espace intact d'intimité, de refuge, de salut. [11'19"] Lecture du poème *Hai unha casa de loureiro e soño* [13'45"] Que j'aie parlé auparavant de la maison. Maintenant, je parle de la mer, et aussi des oiseaux. « vers », un vers de Jorge Guillén. Pour moi, les oiseaux ne meurent pas non plus. C'est une sensation curieuse, car les oiseaux semblent éternels. Les oiseaux me semblent toujours les mêmes, comme l'oiseau auquel fait référence le poète médiéval de Ferrol, Fernando Esquio. Quand le chasseur partait à la chasse, il écoutait le chant des oiseaux, ces mêmes oiseaux qu'il poursuivait ensuite. Ce moment presque religieux, sacré, où l'on ne peut agresser la beauté, où l'on préserve ce qui transcende le simple matériel. Il y a aussi la Cantiga de Ero de Armenteira, qui relate la légende d'un moine qui, un après-midi d'été, part faire une promenade aux alentours du monastère. Il entre dans une forêt et entend le chant d'un oiseau. Stupéfait, il reste immobile, absorbé par ce chant. Ce qui, pour lui, semble durer une heure et demie ou deux heures. Quand il revient au monastère, il se rend compte que personne ne le reconnaît. Après diverses enquêtes, il découvre que trois cents ans se sont écoulés depuis qu'il a quitté le monastère. L'oiseau a chanté ce *chio* d'amour et le moine était resté là, à l'écouter, pendant trois siècles. Pour moi, les oiseaux incarnent ce point de permanence,

GUÉ-SAVOIR

Projet doctoral en recherche et création littéraire
Aix-Marseille Université
2020-2026



d'éternité. Tout comme, sur un autre plan symbolique, les pierres elles-mêmes. La pierre aspire à rêver d'éternité. Il est vrai que, à cause des circonstances climatiques, météorologiques — par exemple ici, avec le vent, la bruine, la pluie —, elle finit par se désagréger. Mais même ainsi, la pierre pense en permanence ; elle se réduit en sable, mais reste un symbole d'éternité. La pierre est immuable, durable, dure, et en même temps fragile. Résistante et pourtant malléable, avec une force géologique et sculpturale. Marguerite Yourcenar disait que le temps était un grand sculpteur. J'ai toujours eu un grand amour pour le paysage, en particulier pour les pierres, pour la nature, pour la géologie, les grands magmas tectoniques, les grands plissements. Ici, en Galice, nous avons les formations rocheuses parmi les plus anciennes, comme dans les monts du Courel. [18'27"] Les *cantigas de amigo*, les chansons d'amour médiévales galiciennes présentent une vision idéalisée de la bien aimée, une aspiration lointaine et éternelle, qui ne se concrétise jamais. L'être aimé reste toujours distant, inatteignable, dans une attente perpétuelle. Quand, au XXe siècle, des poètes comme Luis Cernuda se rapprochent de la réalisation physique de l'amour, il l'imagine presque comme un acte triste ou violent, disant que "la tristesse des corps qui s'aiment" traduit cette réalisation avec mélancolie. Mais sans chercher à contredire cette vision, je voudrais proposer une image différente, celle d'une union harmonieuse, d'une fusion cosmique, au-delà de l'union physique, où les amants incarnent des forces naturelles et universelles.

GUÉ-SAVOIR

Projet doctoral en recherche et création littéraire
Aix-Marseille Université
2020-2026



C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans ce texte intitulé *Corpus no amor*. [22'38"]

Lecture de la cantiga de Fernando Esquio *Vaiamos, irmana, vaiamos dormir*.

Transcription de l'entretien filmé et traduction du galicien en français réalisées par

Diogo Maia